

MÉLANIE
FAZI

NOCES
D'ÉCUME

FANTASTIQUE
BRAGE
NOUVELLE

Mélanie Fazi

Noces d'écume

Brage

*À Polly Jean Harvey,
dont la voix a nourri ces pages*

NOCES D'ÉCUME

NOCES D'ÉCUME

Ils étaient partis pêcher tous les quatre. À leur retour, Valentin avait refusé de me dire ce qu'ils avaient tiré de la mer.

Son expression hagarde, ce soir-là... Posé au bord du lit comme un tas de chiffons jeté là, négligemment. Épaules rentrées, dos voûté. Bras ballants à ses côtés comme s'il ne savait qu'en faire. Et le regard perdu entre ici et la fenêtre, ou plus loin encore. Tourné vers l'océan qu'il n'avait quitté que depuis quelques heures.

La nuit tombait dehors, chargée du bruit des vagues. Un silence épais, alourdi de cet écho, étouffait notre chambre. Ma voix s'y frayait un chemin hésitant.

— Il s'est passé quelque chose, Valentin ?

Un accident peut-être ? C'était la première question qui m'avait traversé l'esprit en lui voyant cet air sonné quand il avait passé la porte. À se demander par quel miracle il avait regagné la maison.

Comme il ne répondait pas, j'ai tenté une approche moins directe :

— Les autres sont rentrés ?

Je pourrais peut-être appeler ses camarades pour les interroger, me faire raconter l'incident s'il y en avait eu un. Ce que j'ai tenté plus tard sans parvenir à les joindre.

Par mes questions, je n'obtenais de lui que des signes de tête ou des monosyllabes.

Prise d'une bouffée de tendresse, je me suis approchée pour l'étreindre. Pour toute réaction, il a frémi tel un cheval chassant une mouche qui lui agace la peau. Son regard me traversait comme une transparence. Gagnée par un malaise croissant, je me suis écartée. Ses yeux ne m'ont pas suivie.

Un médecin est passé le voir ce soir-là. Il l'a inspecté sous toutes les coutures avant de déclarer que tout était en ordre. Il répondait à mes questions inquiètes par ces mines agacées qu'on réserve aux mères poules ou aux hypocondriaques. Tout allait bien, m'assurait-il, visiblement pressé de repartir. Valentin n'avait rien dont le repos ne viendrait à bout. Le temps de prescrire des médicaments et quelques jours d'arrêt, il s'esquivait sans plus d'explications.

Ils étaient partis pêcher, Valentin et ses trois amis. Ils étaient rentrés silencieux. L'attente avait commencé.

C'est le lendemain, je crois, qu'il s'est rasé le crâne. Je l'avais laissé seul une heure, non sans hésiter. J'avais pu obtenir ma journée pour rester à ses côtés, mais il m'avait fallu m'absenter pour une course. Il avait l'air de recouvrer un peu ses esprits. Il recommençait à se mouvoir seul alors que je l'avais, la veille, manipulé comme un pantin pour le déshabiller. Répugnant à le quitter des yeux, je m'étais promis de rentrer le plus tôt possible.

La vue du seau renversé à terre, dans notre chambre, m'a intriguée à mon retour. Une piste de gouttelettes menait de l'entrée à la salle de bains. J'en ai trouvé la porte entrebâillée. La baignoire était pleine aux trois quarts. Au fond, une silhouette en position fœtale.

Valentin ne bougeait plus. J'ai paniqué. Plongé les bras dans l'eau tiède pour le hisser à l'air libre. Les images de la veille se bousculaient dans mon cerveau, charriées par un remords naissant. Et s'il ne respirait plus, si j'arrivais trop tard, et si, et si... Pour toute réponse, il m'a repoussée violemment. J'ai basculé en arrière, heurté la porte. Assise à même le carrelage, encore sonnée, je

J'ai regardé se dresser de toute sa masse dans la baignoire. Ruisselant d'une pellicule liquide, le crâne et le torse entièrement glabres. Sa peau luisait comme celle d'un poisson fraîchement pêché. Sa tête privée de chevelure rappelait celle d'un nourrisson aux proportions monstrueuses. Dérangé de son sommeil aquatique, il braquait sur moi un regard contrarié.

Du coin de l'œil, j'ai noté un détail qui n'avait pas retenu mon attention plus tôt. Le fond du lavabo semblait tapissé d'une couche de fourrure. Ses si beaux cheveux blond cendré, désormais aussi morts qu'une mue de serpent. En temps ordinaire, je les lui coupais moi-même. Il me rendait la pareille : rituel partagé qui prenait des allures de jeu sensuel, ballet des ciseaux, frôlement du visage et du cuir chevelu. Sentir couler entre mes doigts la masse fluide de ses cheveux. Plus maintenant.

Le médecin m'avait assuré que tout allait bien. Je m'accrochais à cette idée mais ma confiance commençait à vaciller.

C'est plus tard, en vidant la baignoire, que je me suis rappelé le seau aperçu à l'entrée. Le liquide m'a laissé sur les doigts un goût salé. À l'eau tiède des canalisations, il avait mêlé celle de l'océan avant de s'y plonger.

Et puis je me suis réveillée de nuit dans notre lit avec la conscience d'une anomalie. Impossible à préciser tout d'abord. Si ce n'est l'absence de masse et de chaleur à mes côtés. Je me suis retournée, encore engourdie. Il m'a fallu quelques secondes pour absorber pleinement le poids de cette évidence : Valentin avait disparu.

Étrange pressentiment. Ce n'était pas la première fois qu'il s'absentait la nuit de notre chambre. Mais, depuis son retour de la pêche, depuis ses silences, ses gestes se chargeaient d'une implication nouvelle. Aux habitudes de trois ans de vie commune se superposait une grille indéchiffrable.

Je me suis arrachée aux couvertures en l'appelant par son nom. Je savais que je n'obtiendrais aucune réponse. Le temps de me chausser à la va-vite, d'enfiler un manteau par-dessus ma chemise de nuit, je franchissais la porte.

L'océan, passé le crépuscule... Une fois les plages désertées, la nuit tombée, la mer a la faculté de vous faire sentir intrus en terre étrangère. Même la lune paraissait minuscule, étouffée, pendue maladroitement au-dessus de cette étendue. Elle teintait à peine les nuages, éclairant faiblement l'horizon où le ciel et les vagues, plus que jamais, se confondaient dans la noirceur. L'odeur d'iode et de sel évoquait les relents d'une litière animale. Longeant la digue, j'entendais respirer l'onde, je percevais son haleine comme celle du loup des contes qui vous souffle dans la nuque. Elle veillait, la mer. Elle savait où trouver mon homme. Elle ne m'en dirait rien.

J'ai pressé le pas, resserrant mon manteau contre moi. J'empruntais machinalement le trajet des promenades de Valentin. Il allait souvent marcher seul sur la grève. Il m'y emmenait les premiers temps, doigts enlacés, dans l'allégresse des secrets partagés par les nouveaux amants. Ce n'est pas qu'il se soit lassé de ma compagnie : il a dû comprendre que je ne voyais pas ces choses-là du même œil. Pour moi, ce n'était qu'une balade entre amoureux. Quelque chose en lui m'échappait déjà. Il préférerait maintenant communier seul.

Je restais à l'écart des maisons. De nuit, des jeux d'ombre dérangeants soulignaient le relief des façades, glissant sur les motifs de crabes, de méduses ou de poissons qui les ornaient. Comment ne pas sentir se raviver les plus idiotes de ses terreurs d'enfant quand une mouette aux ailes déployées, sculptée dans la masse d'un mur, semble vous suivre des yeux comme les gargouilles des cathédrales ? De jour, passe encore. De nuit, cette ville avait les murs changeants.

Un peu à l'écart des maisons, la digue en surplomb longeait la mer sur quelques dizaines de

mètres. Si l'on baissait les yeux, on les plongeait directement au cœur des vagues, sans la marge du sable. C'est là que j'ai aperçu une silhouette penchée vers l'onde. Je la devinais déjà nue malgré la distance. Le crâne entièrement chauve. Posture immobile, figée dans la contemplation des eaux. Pourtant, quelque chose ne collait pas. Mon Valentin avait la carrure solide, mais cet homme l'avait plus encore. On apprend à connaître un corps, en trois ans de mariage. Ce n'était pas celui qui partageait mes nuits.

Avant de pouvoir l'identifier, il m'a fallu approcher pour distinguer son visage sous les pâles rayons de la lune. En temps ordinaire, c'étaient ses cheveux longs qu'on reconnaissait en premier. Du groupe d'amis de Valentin, Grégoire était le seul à les porter jusqu'aux épaules, parfois noués en catogan. Lui aussi s'en était dépouillé.

Prise de dégoût, je me suis figée. Par chance, il ne m'avait pas vue. Je crois que j'aurais paniqué. J'ai cherché Valentin du regard comme on guette une bouée. Mon repère, mon rempart. Contre le vide et l'étrangeté de cette nuit-là.

Je l'ai trouvé un peu plus loin, figé dans une pose identique. D'un même regard, j'ai deviné puis embrassé deux autres silhouettes. Alignées au bord de l'eau selon une ligne de fuite. Corps anonymes, privés des habits comme des chevelures qui les identifiaient aux yeux de leur entourage. Seule la proximité des trois autres permettait de les reconnaître. Cette silhouette dégingandée, là-bas : sans doute Jean-Marc, trop éloigné pour que j'aperçoive son visage aux joues creuses. Et, plus loin, le petit Donatien à la peau mate, à peine sorti de l'adolescence.

Ils étaient partis pêcher tous les quatre. Cette nuit, ils se tenaient nus face à l'océan. C'était comme si je surprénais un ballet figé à mon approche, comme de sinistres jouets qui feignent l'inertie et ne s'animent qu'à la nuit tombée. Mais ils n'étaient pas immobiles, pas tout à fait. Penchés au bord de l'eau, à moitié accroupis, ils semblaient osciller au rythme d'un lent métronome, à l'écoute d'une pulsation marine que je ne percevais pas. En équilibre instable, ils scrutaient l'infini. Il aurait suffi d'un rien pour qu'ils basculent.

Mais quelque chose les retenait.

Luttant contre la révolte, je me suis approchée de mon homme, par derrière. Il ne m'avait pas vue.

— Valentin ?

Le ressac noyait ma voix. Que je n'avais pu élever au-delà du murmure. C'étaient eux, tous les quatre, nus face à l'océan, c'était la mer elle-même, et la nuit, et leur masse écrasante... Comment ne pas se sentir minuscule, moins qu'humaine, moins qu'une ombre même, diluée dans la nuit ? Et comment l'atteindre, lui, derrière cette barrière de chair ?

— Valentin ? Viens, on rentre.

Je m'entendais grimper dangereusement dans les aigus. Ravalant à grand-peine un « Je t'en supplie » qui me montait aux lèvres. Où était donc ma fermeté ? Ma résolution ? J'ai répété son nom sans plus de résultat. Il oscillait toujours à l'unisson des autres.

Les trois autres... Reliés à lui comme par un songe commun, marionnettes auxquelles d'invisibles doigts imprimaient des mouvements jumeaux. Symétriques en tous points, les gestes, la position. La transe. Présents par le corps et pourtant déjà si loin, hors de cette ville, hors de ce monde, plongés en rêve au cœur des profondeurs où se perdaient leurs yeux.

Comme la lune et les ombres déformaient leurs silhouettes ! Allongeant leurs membres, épaississant leur torse, remodelant leur crâne dénudé. Monstrueux crapauds de taille humaine, dos courbé, bras tordus, peau glissante de rayons laiteux. Guettant leur retour dans ce grand bain primordial. Plus tard. Pas encore. Ils attendaient.

Au gré de leurs oscillations, la lune pâle accrochait parfois un relief osseux ou se glissait dans le creux d'un genou, lambeau d'humanité brièvement arraché aux ombres. Qui le ravalait aussitôt.

J'ai serré les dents pour étouffer le cri pitoyable qui me montait du fond des tripes. Ma main a saisi celle de Valentin. Un tic a contracté ses doigts comme s'il cherchait à les retirer sans parvenir à leur commander. Et moi, pauvre idiot, je me faisais l'effet d'une gamine effrayée qui planque sa menotte dans celle de son père, timidement, par peur d'une rebuffade. Pas d'une femme adulte qui ramène au foyer son mari égaré. Le contact des trois autres me rendait nerveuse. *Et celui de Valentin ?* me souffla une voix sournoise.

— Viens, maintenant. Il est tard. Il faut rentrer.

J'ai serré les doigts plus fort sans davantage de résultat.

— *Viens.*

Mes deux mains, de concert, ont glissé vers ses épaules. Je les y ai maintenues fermement appuyées. Canalisant là toute ma volonté ou ce qu'il en restait, attisée par la panique qui me nouait les tripes. Et qui me soufflait : *Emmène Valentin tout de suite, loin d'ici, loin des trois autres. Ceux-là, oui, tu peux t'en laver les mains. Mais lui, il n'est pas trop tard pour le reprendre.* Alors je focalisais dans mes doigts tout ce qui brûlait encore de résolution en moi, pour transmettre à sa chair le langage que ma voix ne savait lui parler. *Suis-moi. Tout de suite. Il faut qu'on rentre.* Sa peau était glacée, toute chaleur dissoute dans la nuit et les embruns. J'essayais d'empêcher mes dents de claquer.

J'ai attendu, muscles crispés, qu'il daigne enfin se redresser. Il s'est laissé décoller très lentement de son socle. Puis entraîner loin de la digue. Je le menais comme un somnambule, luttant contre ce corps qui me suivait à moitié, mais dont un autre instinct reprenait les commandes sitôt que je faiblissais. Les vagues le rappelaient à elles. Autant dévier l'aiguille d'une boussole.

J'avais d'ores et déjà perdu : même quand ses pas suivaient les miens, il gardait les yeux braqués vers elles.

Je menais une partie de bras de fer, non pas tant contre lui que contre la mer. Je ne voulais pas perdre la face devant elle, lui livrer en pâture les tremblements de mes mains, de ma voix, mon incapacité à guider Valentin. C'était *mon* homme. *Mon* devoir.

Il me tardait de le serrer contre moi dans nos draps retrouvés, comme un enfant s'agrippe à un jouet pour tenir le noir à distance. Dissoudre dans sa chaleur les images de cette nuit-là, de ces corps dénudés sur la grève. J'ignorais ce qui s'était produit, mais une certitude s'ancrait en moi et me faisait presser le pas : il y avait, derrière tout ça, quelque chose qui n'avait rien d'humain.

Pas étonnant que le médecin n'ait rien vu en Valentin. Son corps fonctionnait, ça oui. Mais la mer et la nuit savaient autre chose.

J'ai pris soin, avant de me coucher, de verrouiller la porte et de garder la clé sur moi. Valentin est resté immobile au creux du lit. Mais son absence m'a réveillée une deuxième fois cette nuit-là. Planté devant le battant clos, il attendait que je lui ouvre. L'océan l'appelait de nouveau.

J'ai serré la clé entre mes doigts, au creux de ma poche. Faute de comprendre, je ne pouvais m'accrocher qu'à cet acte de résistance dérisoire : dresser entre la mer et lui cette porte close. Valentin n'a pas bougé. L'aube l'a cueilli toujours posté devant la porte.

La nuit a été longue.

Les changements ont commencé peu après. Ils étaient peut-être déjà en germe sans que j'y prête attention. Je n'avais vu que son hébétude, oubliant le corps qui l'abritait. Sinon pour constater son

absence de réactions. Mais Valentin, les jours suivants, semblait aller mieux. Une différence d'abord imperceptible, qui me réchauffait les entrailles d'une flamme d'espoir. Il paraissait plus réactif. Il se déplaçait plus volontiers au lieu de demeurer prostré des heures. Au bout de quelques jours, le médecin l'a déclaré apte à reprendre le travail. J'ai bataillé contre lui, par principe plus que par conviction réelle. J'espérais secrètement qu'il trouve en Valentin une anomalie physique justifiant son état. Quelque chose de banal, d'humain, qui figure dans les livres. Mais non, assurait-il, tout était en ordre. Mon insistance l'agaçait. Et moi, je me retenais de lui cracher mon venin au visage, à lui qui n'était pas capable de nommer ces choses-là. Seul le souvenir fugace de cette nuit sur la grève m'a fait lâcher prise. Comment s'étonner que la médecine baisse les bras ? Et comment ne pas perdre aussitôt la confiance qu'on place en elle ?

Valentin parlait, bougeait, marchait. Sans doute assez pour faire illusion. Du moins chez ceux qui ne le côtoyaient qu'une poignée d'heures par jour. On devait le trouver fatigué, un peu changé, mais rien qui sorte de l'ordinaire : il réagissait avec un léger temps de retard, comme un convalescent qui peine à retrouver un monde dont il a perdu la mesure. Son travail n'exigeait de lui que des tâches mécaniques : actionner des machines, transporter des cartons, répéter les mêmes gestes à longueur de journée.

Mais moi, dans l'intimité, je partageais le toit d'un homme que je ne reconnaissais pas. Capable de réactions mais pas d'initiatives. Une ombre, un fantôme. Mais pas mon compagnon. Un détail m'obsédait par-dessus tout : je guettais le moment où mon nom lui reviendrait aux lèvres. Curieux qu'il naisse un tel manque dès qu'un homme cesse de dire votre prénom. J'avais résisté, à plusieurs reprises, à l'envie de le brusquer pour le lui faire cracher. *Astrid*. Une si grande victoire dans ces deux courtes syllabes. Depuis cette nuit au bord des vagues, depuis que j'avais compris que l'étrange s'était glissé en lui, les détails les plus triviaux prenaient valeur de symbole.

C'est que son corps, déjà, commençait à changer. Moi seule le voyais pour l'instant, quand il se dépouillait de sa carapace de tissu.

C'est sur son épaule que j'ai vu la première trace, un soir où il me tournait le dos dans notre lit. Comme si une veine saillante venait d'y apparaître, dilatée au maximum. Elle naissait au milieu du dos, se faufilait jusqu'à l'épaule et disparaissait ensuite à ma vue. D'autres se profilaient déjà telles des racines d'arbre affleurant sous la terre, nettement visibles une fois qu'on savait les chercher.

J'ai suivi sous sa peau la carte des mutations. Un réseau de lignes au relief croissant s'y affirmait. Au niveau des membres, elles évoquaient de minces lianes enserrant une branche. La plupart convergeaient vers une grosseur localisée près du cœur. Forme accidentée, vaguement circulaire, évoquant une médaille qui invitait à parcourir son motif du bout des doigts. Elle s'étendait et se creusait de jour en jour, dessinant sous la peau des bosses et cavités obscènes.

Chaque matin, il repartait au contact du monde, cachant sous sa chemise et son pantalon ses difformités croissantes.

Comme j'avais répugné, ce premier jour, à le laisser partir ainsi... Je l'avais accompagné jusqu'au tout dernier moment, m'assurant qu'il atteigne les portes de l'usine. Alors qu'une voix en moi hurlait : *Laisse tomber tout ça, enfermez-vous loin du monde, loin des contraintes, et brusque-le, secoue-le, menace-le, jusqu'à ranimer une étincelle en lui. Il est encore vivant là-dessous. Mon Valentin, celui qui n'appartient qu'à moi.*

Les transformations étaient encore minimales pour qui ne le voyait pas nu. Mais comment ne comprenaient-ils pas, les autres, qu'ils ne côtoyaient qu'un pantin ? Quelque chose de lui était perdu, que je cherchais à réveiller. Si j'y parvenais, lui rendrais-je les moyens de lutter ?

Encore fallait-il que je garde mes forces. Le découragement guettait, nourri de la panique que

j'étouffais à longueur de journée. Alors je cherchais comment retrouver prise.

Lors de mes pauses-déjeuner, j'ai commencé à fréquenter la bibliothèque toute proche. Elle m'accueillait en ses entrailles comme un poisson géant : la porte voûtée m'évoquait une gueule béante, surmontée de deux lucarnes figurant les yeux. Autour des colonnes qui encadraient l'entrée, des vrilles végétales sculptées à même la pierre imitaient la texture des algues. Avec un peu d'imagination, j'aurais pu substituer au relief de ses murs le dessin des écailles. Je me demandais chaque fois, franchissant cette porte, s'il lui viendrait un jour la lubie de m'emprisonner en elle pour ne plus me recracher, telle la baleine de Jonas.

J'ai entrepris une fouille méticuleuse de ses rayons. Moi qui avais grandi dans la croyance naïve que tous les sujets du monde figuraient dans les livres, je commençais à la remettre en doute. À la fin de chaque pause, j'emportais des piles d'ouvrages que je cachais dans mon bureau pour les compulser quand j'étais seule. Je parcourais les ouvrages médicaux, scrutant schémas et photos dans l'espoir d'y reconnaître une pathologie rappelant celle de Valentin ; les livres consacrés aux créatures marines, réelles autant qu'imaginaires, comparant mentalement leurs contours avec ceux qui lui couraient sous la peau ; jusqu'aux romans situés dans un cadre aquatique. Je traquais des échos, des images, des sensations. Patiemment, jour après jour.

Et je ne trouvais rien.

À la nuit tombée, quand je le rejoignais chez nous, je lui parlais en flot continu. Je testais ses limites dans les gestes du quotidien. Je lui servais ses plats préférés, puis ceux qu'il détestait le plus : il les ingérait avec une même indifférence. Je l'inondais de questions. Il répondait à certaines sans jamais prendre l'initiative d'en poser en retour. *Comment s'est passée ta journée ? Qui as-tu croisé dans les rues ?* Mais jamais il ne répondait à celle-ci, répétée patiemment : *Que s'est-il passé ce jour-là ?* Son esprit regimbait chaque fois que je la soulevais, et mes mots ricochaient contre un mur de silence. Cette journée, sans doute pouvait-il en esquisser vaguement les contours mais pas en explorer le souvenir. Il ne s'était rien passé car elle n'existait pas.

En attendant de trouver réponse dans les livres, de quelle arme disposais-je, sinon de mes questions ? Je me répétais sans cesse : *Je dois faire quelque chose. Maintenant. Il faut agir.* En équilibre au bord du gouffre, je m'entendais ajouter : *Mais comment ?*

La nuit, dans notre lit, je tentais parfois de réveiller sa chair inerte par ma chaleur et mes caresses. Il me devenait chaque jour plus difficile de me serrer contre lui, car je sentais le relief dérangent des filaments. Je ravalais mon dégoût. J'y parvenais encore. Tant qu'il restait en lui un soupçon de familiarité. Mais quand une ombre de chevelure lui rendait l'apparence de l'homme que j'avais épousé, il s'empressait de la raser. Ça aussi, les autres faisaient mine de ne pas le remarquer.

Même son odeur avait changé : sa peau exsudait des relents de sel et d'algues. Je peinais à discerner en dessous l'odeur dans laquelle je me blottissais chaque nuit depuis trois ans, familière et rassurante comme celle du pain chaud. Il ramenait le parfum des vagues jusqu'entre nos murs.

La chair et les muscles maigrissaient à vue d'œil, étouffés par le réseau sans cesse croissant. Au niveau du cœur, la fleur hideuse se précisait, palpitant du sang dont elle se gorgeait. Les lignes qui se déployaient tout autour lui donnaient des allures de pieuvre enserrant l'organe entre ses tentacules.

Il me venait des envies d'en caresser les contours de la pointe d'un couteau. D'exciser cette masse saignante qui me narguait de sa monstrueuse santé, pour la regarder se débattre à la pointe de ma lame. Là au moins, j'aurais l'impression d'agir.

Face à la muraille qui me séparait de lui, je luttais pour contenir la panique qui me remontait comme un jet de bile dans la gorge. Ça ne servirait à rien. Quoi qu'il arrive, garder ma raison, mon sang-froid, ne pas me laisser atteindre. Ne pas écouter la petite fille en moi qui hurlait sa peur de

l'abandon.

Ne me laisse pas, Valentin. Ne me laisse pas seule ici, séparée de vous deux, cette chose et toi entremêlés. Accorde-moi un geste spontané, une caresse, un regard. Rends-moi ton attention, tout entière tournée vers elle.

Pour tenir, je me répétais : *C'est une épreuve. Je le regagnerai si j'arrive à me maîtriser. Si je cède à la peur, il m'est déjà perdu.*

Alors je lui parlais. En espérant qu'un peu de lui s'éveille au creux de cette enveloppe. Et qu'il dise non, tout simplement. Un seul *non* suffirait.

Certains soirs, sur le trajet du retour, je m'arrêtais face à la mer. Je m'efforçais de tout absorber : son immensité, son étrangeté moins marquée à la lueur du jour, sa surface dont je peinais à sonder les profondeurs. Je ne voulais pas penser à ce qu'elle cachait là-dessous. Pas encore. Même quand les images s'invitaient malgré moi.

Le vent me soufflait mes cheveux en pleine figure pour me masquer la vue des flots, le cri des mouettes me raillait. Et je me demandais ce que regardait Valentin cette nuit où je l'avais trouvé perché nu sur la grève. À quel point d'ancrage étaient rivés ses yeux, sur la surface ou en dessous. Mais en réalité je cherchais autre chose, qui n'appartenait qu'à lui et que je n'avais jamais su voir : la source de sa fascination, au-delà des apparences, du jeu des couleurs, des odeurs et des bruits. La mer devait receler d'autres splendeurs qui m'échappaient.

Elle était là, la vraie question : comment défier une rivale quand on ne peut pas lui cracher sa colère et sa haine au visage ?

Si encore j'étais femme de marin ou de pêcheur, je comprendrais mieux ces choses-là : dès le jour des noces, elles consentent à ce pacte d'écume et de sang mêlés. Elles savent qu'un homme qui prend la mer s'y attache à jamais, et qu'elle peut décider de le garder auprès d'elle. Parfois même avec son consentement.

Je n'ai pas choisi cette vie-là. Mais j'ai épousé un homme qui aime profondément la mer, de chaque fibre de son corps. À défaut de le comprendre, je l'ai toujours accepté. Il a de l'écume dans les veines, des embruns plein les yeux, il dépérit loin d'elle. La citadine en moi a dû s'y plier. Et s'il aime à ce point la pêche, ce n'est pas pour le goût du poisson dans son assiette ni pour le plaisir du trophée conquis. C'est la sensation de se perdre en elle, grisé d'immensité, le sel et l'iode dans ses poumons, sa manière à lui de se sentir vivant. Autant si ce n'est plus qu'à mes côtés.

Il n'était pas écrit dans le contrat de mariage que cette vie-là m'attendait aussi. Contrairement aux épouses des marins, j'ignorais que j'acceptais la rivale en même temps que je choisisais l'homme.

Le partage, ça oui, je le tolérais encore. J'apprenais le fatalisme. Jusqu'à ce jour où il est parti pêcher, où elle me l'a rendu changé.

Je ne l'accepterais pas. Qu'il garde en permanence le regard tourné vers elle alors qu'il me traversait sans noter ma présence. Qu'il ne réponde plus au son de ma voix. Qu'il se batte contre moi, certains soirs, pour m'arracher la clé de la porte que je verrouillais entre les vagues et lui, et dont je ne me séparais jamais. Qu'il laisse son propre corps me devenir étranger sans faire l'effort de lutter.

Et cette tristesse abjecte dans ses yeux, cette nuit où je l'avais arraché à sa transe. Une terreur enfantine d'abandon et de séparation. Il se laissait faire, trop hébété pour réagir, mais revenir à mes côtés lui était un supplice. Près de moi, loin des vagues.

Et ça, je ne le tolérais pas.

Le spectacle qu’offrait la peau de Valentin m’agaçait la mémoire. J’avais déjà vu ça, quelque part, différemment. Si seulement j’arrivais à me rappeler où. Le tracé des filaments, le relief tout en suggestion. La forme de la fleur, surtout, comme j’avais surnommé cette masse qui lui rongait le cœur et dont les contours précis m’échappaient. J’avais vu ça quelque part. Pas sur un autre corps, j’en aurais juré : on n’oublie pas la vue d’une chair à ce point altérée.

C’est l’annonce de la mort de Grégoire qui m’a réveillée d’un coup. Je l’ai apprise par hasard. Je les connaissais assez peu, lui et sa compagne Violaine. On se côtoyait comme les conjoints d’amis, partageant les mêmes soirées sans réussir à tisser de liens plus solides. On ne discutait jamais qu’à la surface des choses. Qu’on ne m’ait rien dit, à moi, ne me surprenait pas tant que ça. Mais qu’on n’ait pas prévenu Valentin... Je l’ai subi comme une blessure personnelle, un de ces griefs qu’on enfouit pour ne pas y penser, mais qui rongent de l’intérieur.

L’incident a nourri les discussions en ville avec une obscène discrétion. Oh, bien sûr, on se lamentait un peu. Quelle tristesse, un homme si jeune et plein d’avenir, qui laisserait une épouse derrière lui mais fort heureusement pas d’enfants. La mer fait tant d’orphelins.

Mais personne pour aborder le point qui me soulevait l’estomac chaque fois que je l’effleurais : les circonstances de sa mort.

Je n’ai pas pu en apprendre le détail. Les bribes que j’ai recueillies suggéraient qu’il s’était lui-même jeté dans l’océan. Une nuit, loin des regards. On l’avait repêché noyé au matin.

Ça s’appelle un suicide, vous savez ? Oh, bien sûr, la mer prend quand ça lui chante, sitôt qu’on lui consacre une partie de sa vie. Ce n’était pas le premier de cette ville qu’elle emportait.

Mais pas comme ça. Pas de nuit, à une heure où personne n’arpenne la digue sans but précis.

Les images se superposaient malgré moi : leur ballet de crapauds cette nuit-là, en bord de mer, et le corps de Valentin. J’imaginais un Grégoire chauve à la silhouette plus difforme encore, la peau veinée d’étranges racines, une fleur de chair palpitant à la place du cœur. Regard fasciné plongé parmi les vagues. Perché à l’endroit même où je l’avais vu cette nuit-là.

Tous ces gens pour déplorer sa perte. Mais personne pour demander : *Qu’est-ce qui lui a pris ?* Personne pour dire : *Il avait tellement changé.* Même pas cet air qu’ont les braves gens protégeant un secret honteux : sa mort n’avait rien que de très ordinaire à leurs yeux.

Alors, parce qu’il fallait savoir, je suis allée trouver Violaine.

Un soir, j’ai frappé à sa porte. Elle ne l’a qu’entrouverte, main crispée sur la poignée, comme pour faire barrage de son corps. Drapée de noir comme il se doit, elle évoquait ces veuves italiennes aux chignons austères. Traits creusés, marqués par l’insomnie, crispés par l’effort nécessaire pour ravalier cette douleur trop vive qu’elle tentait d’intérioriser. Un reste de dignité absurde pour garder la face. Elle avait vieilli de dix ans.

Un malaise palpable imprégnait l’air. Je n’avais ni temps, ni patience à consacrer aux politesses. Ma propre brusquerie m’a surprise. Sans doute par frustration de ne pouvoir l’exercer sur Valentin : il me fallait un exutoire. J’en voulais à Violaine de ne pas nous avoir prévenus.

Pas de condoléances, de formules toutes faites, pas même un mot de compassion. Je n’avais au bout de la langue que des questions. Celles que j’avais si souvent posées à Valentin.

— Violaine, qu’est-ce qui s’est passé ?

Ses traits se sont refermés comme un poing qui se crispe. Une froideur de lame, dans ces yeux-là... *Comment oses-tu ?* demandaient-ils. Sa voix s’étranglait quand elle m’a répondu :

— Il s’est noyé. Voilà ce qui s’est passé.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Qu'est-ce qu'ils ont tiré de la mer ce jour-là ?

Je n'ai pas compris ce qui a suivi : les sons et les images s'enchaînaient trop vite. Une porte qu'on me claquait au nez, assortie d'un « Va-t'en ! » Et l'expression de Violaine, la seconde précédente... Effarée, presque choquée, comme si elle m'avait vue traverser nue la place publique en hurlant des insanités. Une nouvelle fois : *Comment oses-tu ?* Mais plus sur le même ton.

J'ai pu mal interpréter. Violaine est d'ici, pas moi, et je comprends si mal les gens de cette ville. Même après tout ce temps, j'y reste étrangère. Mais j'ai cru lire sur son visage un message très clair. Qui me disait : *On ne parle pas de ces choses-là. Elles sont au-delà des mots. On les subit s'il le faut. On soupire d'un soulagement mesquin quand elles tombent sur les autres. Mais on n'en parle jamais. Tu devrais bien le savoir.*

Ce soir-là, j'ai trouvé comment nommer la maladie qui défigurait Valentin. Je l'ai surnommée le *tabou*.

C'est un autre monde, les gens de l'océan. Ceux de cette ville plus encore. Ils ont peut-être appris d'expérience que poser des questions ne sert à rien. La volonté marine est quasiment divine. Elle désigne au hasard. Il en est qu'elle prend et d'autres qu'elle épargne. Ils ont eu des générations pour apprendre le fatalisme.

Mais Valentin, et Grégoire, et leur corps transformé ? Ça commençait à se voir au niveau du visage. Les premières vrilles remontaient le long de leur cou pour s'enraciner dans leurs joues. Seulement, personne n'en disait rien.

Ça s'était déjà produit. Je commençais à peine à le comprendre.

Cette ville, quand on la regarde sous un angle particulier... Je n'y avais jamais vraiment prêté attention. Pas consciemment du moins, même si la vue de certaines maisons, surtout la nuit, me hérissait. Avant de m'installer ici, quand je me promenais sur d'autres plages, je n'accordais jamais qu'un regard distrait aux villas balnéaires. Le blanc et le bleu des façades, les motifs animaliers, les noms de coquillages ou d'oiseaux dont on baptisait les maisons. Il y a toujours des mouettes ou des pingouins pour en décorer l'apparence, et des choix thématiques fleurant bon les vacances estivales. *Les Embruns. Les Dunes. Villa des Goélands.*

Mais ici, quand on lève les yeux... Je m'étais laissé intriguer, au début, par une villa dont le châssis de la porte, au niveau des coins supérieurs, arborait des têtes de poissons aux lèvres épaisses. Ils m'évoquaient des lectures de mon adolescence, contes horribles sur des créatures sans nom jaillies des profondeurs. J'avais trouvé ce choix curieux, un peu sinistre, tout comme le dessin d'algues étouffant la façade telle une plante grimpante à l'abandon. Puis j'avais oublié.

Au retour de chez Violaine, je suis tombée en arrêt devant une autre maison. Prise de nausée, vacillant au bord d'un abîme où le vertige lorgnait vers la panique. Une bâtisse aux murs infectés, veinés des mêmes reliefs que la peau de Valentin, ornés par endroits d'excroissances aux allures de roses des sables. Elles évoquaient trop celle qui lui palpitait dans la poitrine.

Ce sont des motifs récurrents par ici. Les poissons, les méduses, les plantes difformes, les racines affleurant sous la surface des murs. Impression noyée dans l'unité des lieux. Toutes les maisons se ressemblent. Au point qu'on n'y prend plus garde passé la surprise initiale. À force de vivre près de la mer, on s'en imprègne peut-être un peu trop. La ville évoque une cité engloutie qui aurait surgi des eaux intacte, les murs incrustés de coquillages.

À quoi pensaient les architectes qui l'ont bâtie ? Ont-ils œuvré par superstition, afin de protéger les foyers comme on trace une croix sur une porte pour éloigner le mauvais sort ? En hommage à une

nature avec laquelle les gens d'ici cherchent à vivre en harmonie, jusque dans ses bizarreries ? En souvenir d'un phénomène assez mystérieux pour paraître divin ?

On sait, dans cette ville. On n'en parle pas, mais on sait. Ces choses-là s'ancrent confusément dans les mémoires. On ne s'en étonne plus quand on grandit avec. On apprend qu'il vaut mieux ne pas contrarier la nature, et que ses voies sont impénétrables.

Quand quatre hommes, simultanément, se rasent le crâne et sortent nus contempler les vagues, quand leur corps mute jusqu'à singer les murs de leur maison, quand l'un d'eux se jette ensuite à l'océan, qu'on n'aille pas me faire croire que tout est normal. Mais les autres n'y voient rien de plus inquiétant qu'un virus qui se propage parfois puis retourne en sommeil. S'ils en ignorent la nature, ils savent que ça se produit de temps à autre.

Je suis retournée dans cette bibliothèque au faciès de poisson chercher des ouvrages sur l'architecture locale. J'espérais comprendre un peu mieux. Même dans les rayons consacrés à la région, je n'en ai trouvé aucun. Et les autres livres, comme toujours, s'obstinaient à se taire.

Alors j'ai tenté de défier Valentin par la parole, ma seule arme. C'est dans cet état d'esprit que je lui ai annoncé la nouvelle. Avec un besoin de violence, une envie de lui balancer au visage ma colère et mon amertume, et le manque que son silence faisait naître en moi. Mais un reste de pudeur idiote m'empêchait de crier : « Regarde-moi, Valentin, regarde-moi en face et dis-moi que j'existe encore. » Au lieu de quoi je lui ai lancé froidement :

— Grégoire est mort. On l'a retrouvé noyé.

Ce que j'espérais ? Je n'en sais rien. De la peur, peut-être. Un sursaut de conscience. La mémoire d'un *avant* où son corps était différent. Je lui adressais un message qui disait : *Réveille-toi. Tu es peut-être le prochain. Ça s'est déjà produit, mais je ne sais pas ce que sont devenus les autres.*

Au lieu de quoi j'ai vu une émotion très nette affleurer dans ses yeux. Pas de la peur, ça non. De l'envie. Une bouffée de jalousie, j'en mettrais ma main à couper. À l'encontre de Grégoire qui était passé par là, comme lui, et qui avait tranché. Mais sur ses lèvres, l'instant d'après, comme s'il s'ouvrait des horizons insoupçonnés... une esquisse de sourire. Aussi obscène que s'il criait le nom d'une autre femme pendant l'amour.

J'ai tenu bon. Je cherchais un moyen de le faire réagir. De rudoyer sa mémoire et sa conscience de lui-même. *Rappelle-toi, Valentin. Tu m'appartenais. Tu étais différent.* Ma propre impuissance me dégoûtait. Tout comme la peur paralysante qui m'empêchait de réfléchir froidement à tout ça. Quand on aime un homme, quand on l'aime vraiment, on devrait pouvoir l'arracher à tout. Mais si la volonté ne suffit pas ? Alors je cherchais de nouvelles armes. C'est ainsi qu'est né mon rituel nocturne. Tenaillée par l'insomnie, j'ai pris l'habitude de murmurer à son oreille quand il dormait, surmontant la répugnance que m'inspiraient de si près son odeur marine et la présence du *tabou* en lui. Qu'un homme sombre dans le coma, on conseille à ses proches de lui parler comme s'il entendait. Qu'en est-il du sommeil ? Peut-être mes paroles ne se perdaient-elles pas.

Je déversais dans son oreille tout ce qui me pesait sur la conscience, la rancœur et la panique que je contenais dans la journée. Les larmes qui me restaient coincées en travers de la gorge. Je lui parlais d'avant et d'un *plus tard* hypothétique où il me serait rendu. Revenait toujours cette obsédante question : *Qu'est-ce qui s'est passé, Valentin ? Dis-moi ce que vous avez tiré de la mer ce jour-là.*

J'ai pris l'habitude de lui rejouer cette journée avec d'innombrables variations. Puisque son

esprit refusait d'y revenir, je pouvais peut-être le prendre au piège ?

— Tu n'es pas allé pêcher. Vous n'êtes pas partis tous les quatre. Tu étais avec moi, tu te souviens ?

Je lui racontais des histoires dans lesquelles il m'avait tenu compagnie. Nous avions passé la journée aux fourneaux pour ses amis invités le soir même. Nous avions lu tout l'après-midi, blottis dans notre lit, en regardant tomber la pluie par la fenêtre. Nous étions allés nous promener dans la forêt voisine.

Jamais il n'était monté sur ce bateau.

Ce n'était pas la mer qui le tenait ce jour-là. C'était moi.

J'espérais le forcer à la confrontation. Peut-être son esprit endormi percevrait-il le mensonge. Par protestation, il lui rendrait en rêve les images de ce jour-là. Alors seulement je pourrais faire renaître une étincelle d'humanité au creux de cette carcasse étouffée par l'intrusion.

J'aimerais croire que c'est moi qui l'ai ramené à force de paroles. Mais les choses ont simplement suivi leur cours. Il n'existait sans doute que deux issues possibles, et son visage retrouvait déjà une apparence de normalité. Les vrilles s'en retiraient. Le *tabou* s'effaçait.

Il m'a parlé comme on émerge d'un mauvais rêve avant l'aube. Assis à la table de la cuisine, le regard perdu et le verbe hésitant. Dans ses habits flottants dont son corps n'épousait plus les contours, il ressemblait à un épouvantail. Un soupçon de chevelure adhérait à son crâne comme une pellicule sale. Il luttait contre sa langue ou son esprit, ou contre cette chose en lui, pour affirmer sa prise sur un langage qu'il avait commencé à perdre. Comment traduire en paroles ces images, ces sensations, quand les souvenirs lui revenaient à peine ? Il ne comprenait qu'à demi mes questions. Mais il en devinait l'implication.

— Elle voulait se défendre, c'est tout. On l'a tirée de la mer, alors elle a pris peur.

— Qu'est-ce que c'était, Valentin ?

Nouveau silence. L'énormité de la question le laissait sans voix. Trop tôt pour qu'il réponde : il n'était pas encore assez dissocié d'elle. Un homme saurait-il décrire ses propres entrailles ?

Mais le souvenir de ce jour-là reprenait le dessus.

— Jean-Marc a dit que c'était une plante. Comme une algue. On aurait dit des racines. Et Donatien pensait... que c'était vivant, mais autrement. Une méduse. Il a dit : une méduse.

Et Valentin d'éclater d'un rire confinant à l'hystérie. Quelle drôle d'idée : vouloir accoler aux mystères de l'océan le nom de ses créatures les plus vulgaires.

— Ça ressemblait à une plante, oui. Le cœur et les racines... Et des filaments, tu sais ? Comme les champignons. Quand Grégoire l'a tenue dans ses mains, il a eu peur de la casser. Comme si elle risquait de tomber en poussière. Mais elle a juste voulu se défendre. Parce qu'on l'éloignait de la mer. Alors elle s'est scindée.

Entre ce que je savais, ce que j'avais vu, ce que je devinais et ce qu'il m'avait dit, une image se formait. J'en avais besoin : peut-on haïr une rivale sans visage, et quel pouvoir exercer sinon sur elle ? Je me figurais une plante aux racines interminables, un cœur cerné de fibres aux allures de tentacules. Entre algue et mandragore, en plus arachnéen. Mais ce qu'il m'a décrit, je l'avais déjà vu sous sa peau. Je n'en saurais pas plus.

Exilée de la mer, elle s'est scindée sous leurs yeux. Plutôt que de flétrir, elle s'est réfugiée dans les réceptacles les plus proches où puiser la vie et l'humidité. Nichée dans leur chair, vrilles plantées dans leur cœur. Et là, elle a grandi.

— Je crois qu'elle va mourir, m'a dit Valentin.

J'ai lu enfin dans ses yeux l'éclat tant espéré, qui m'implorait : *Aide-moi, Astrid, j'ai besoin que tu m'aides*. Mais pas comme je l'aurais voulu. Il ne me disait pas : *Aide-moi à m'en débarrasser*. Simplement : *Aide-moi à la maintenir en vie*.

Bien entendu, je n'en ai rien fait.

Quelque chose a changé en lui qui m'échappe encore. Au soulagement de me le voir rendu, il répond par la peur. La délivrance le terrifie. Cette énigme-là, je ne pourrai jamais que l'effleurer. Comment partage-t-on pendant des semaines non seulement le même corps, mais l'expérience du monde ? Son regard n'est plus le même. Je me le rappelle cette nuit-là, planté au bord des vagues et fasciné par le spectacle... Ce n'était pas lui, alors, pas tout à fait. Il s'y mêlait un peu d'elle.

Ce qui l'empêchait de basculer, tiraillé entre terre et mer, c'était sans doute la part d'humain en lui. J'aimerais tant croire que c'était moi.

Comment revenir ensuite à la normale ? Il a été cette créature, cette plante, cette *chose* qui se languissait de retrouver la mer et qui la contemplait, nostalgique, séparée d'elle par une barrière de chair. Pour avoir refusé de mourir, elle s'était exilée. Il a vu quelque chose, par ces yeux changés. Des splendeurs interdites à notre espèce et que seules connaissent d'autres formes de vie. La mer, l'océan, *autrement*.

Cette ville conserve des traces de son histoire. Elle-même ignore lesquelles. Je ne saurai jamais rien de tout ça... Est-ce que j'en ai même envie ? Je veux simplement l'emmener loin d'ici, de la mer, du *tabou*, de cette ville au silence éloquent. Il résistera, bien sûr. Même une fois guéri. Mais je reviendrai chaque jour à la charge. Cet endroit m'insupporte. Comment vivre au bord de la mer sans savoir ce qu'elle dissimule d'autre, si près de nous ? Quelles créatures s'agitent dans ses rêves aux heures où nous dormons entre ces murs ? Je ne tiens pas à le savoir. Juste à m'en aller.

Cette « maladie »... On la traite ici comme quelque chose d'ordinaire, un fléau miniature qui ressurgit parfois, prend son dû et disparaît. Elle effraie les gens de cette ville, mais pas de la peur que suscite l'inconnu. Ça s'est déjà produit. Ça revient parfois. Tant que ça tombe sur les autres, ce n'est pas sur leur foyer. Est-ce là ce qui a scellé leur silence dans la superstition ? Éviter d'en parler pour en nier l'existence ?

Et s'ils redoutaient autre chose, sous la surface ? Peut-être que Valentin, immobile au bord des vagues, communiquait avec ce grand tout, l'océan et ce qu'il recèle d'étranger dans ses profondeurs ?

Ça aussi, je le lui arracherai un jour, quand viendra le temps des récits. Je guetterai le moment. En attendant, je traque les changements, j'interprète sous ce nouveau jour chacun de ses actes passés. Sacrifiait-il ses cheveux pour effacer un peu de son enveloppe humaine, à défaut d'arracher peau et muscles, pour devenir un peu moins lui-même et un peu plus proche d'elle ? Je ne peux que le supposer. Je crois que lui-même n'en sait rien.

S'il guérit, restera le regret. Et sa mer me sera plus étrangère encore qu'auparavant.

Ça aussi, je le refuserai. Qu'il me laisse à quai comme la femme du marin dont la vie s'articule autour d'absences. Je n'ai pas choisi cette existence.

S'il faut lutter, j'en trouverai les moyens.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

Arlis des forains
Notre-Dame-aux-Écailles
Serpentine

Chez d'autres éditeurs :

Trois pépins du fruit des morts

www.bragelonne.fr

© Bragelonne 2008

ISBN : 9782820510303

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur.
Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible
d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr